

154

34

154 N 34

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY

900

Digitized

154 N 34



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

P. G. VAN HEUSDE,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE, EN LETTRES ET EN DROIT.

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ D'UTRECHT.

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES
DE BRUXELLES, ETC.

Né à Rotterdam, le 17 juin 1778, mort à Genève,
le 28 juillet 1839.

Par J. Roulez,

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GAND.

BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

Rue de l'Orangerie, section 7, n^o 16.

—
1841.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

P. G. VAN HEUSDE (1).



Philippe-Guillaume Van Heusde naquit à Rotterdam le 17 juin 1778, de Corneille Van Heusde, négociant et membre

(1) Les renseignements qui ont servi à la rédaction de cette notice ont été puisés, pour la plupart, dans les ouvrages du défunt, et principalement dans les écrits suivants : *Notice biographique sur M. P.-G. Van Heusde* ; dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, n° 43, juillet 1839, pag. 120-125. *Levensberigt van wylen den hoogleeraar Philippus Willem Van Heusde, door zijnen ambtgenoot M. Antonie Van Goudoever*, uit den *Utrechtschen studenten almanak van 1840*. *Antonii Van Goudoever, Sermo ad discipulos habitus, die XVIII m. Septembris, anno MDCCCXXXIX*. M. ROVERS, professeur à Franeker, élève et parent de Van Heusde, s'occupe d'une publication plus détaillée sur sa vie.

du conseil municipal, et de Catherine Josine Wybo. Son père ne fut point un de ces hommes si communs dans son état, qui placent le souverain bien dans la possession des richesses et qui n'estiment une chose que par les florins qu'elle rapporte. Avant de s'adonner au négoce, il avait pris ses grades en droit à l'université de Leyde, et malgré son changement de vocation, il avait conservé l'amour des études littéraires et historiques. Loin donc de se trouver contrarié des dispositions étrangères au commerce que son fils manifesta de bonne heure, il favorisa au contraire de tous ses moyens son goût pour une profession savante. Il confia sa première instruction aux maîtres les plus habiles, qui tous n'eurent à lui faire que les rapports les plus favorables, sur la docilité, la modestie, l'aptitude et les progrès du jeune écolier. Sa mère de son côté ne négligea pas la part des devoirs qui lui revenait dans l'éducation de son fils. Au milieu des épanchements de l'amitié, Van Heusde rappelait avec reconnaissance tout ce qu'il devait aux leçons de cette femme, leçons dont la salutaire influence s'était étendue à toute sa vie; il racontait que les préceptes de religion et de morale qu'il reçut d'autres personnes, fixèrent peu son attention et ne laissèrent dans son âme que des traces passagères, tandis que ceux qu'il recueillit de la bouche maternelle firent sur son esprit une vive impression et y demeurèrent profondément gravés. Aussi il eut toujours pour cette bonne mère l'attachement le plus tendre, et de l'aveu même de celle-ci, à son lit de mort, il fut constamment à son égard un modèle accompli de piété filiale.

Lorsque le jeune Philippe fut parvenu à l'âge convenable pour commencer ses humanités, son père l'envoya au gymnase de la ville de Rotterdam. Il ne paraît pas que les maîtres

entre les mains desquels il se trouva , l'aient apprécié à sa juste valeur ; s'il ne fut pas négligé , du moins on ne lui prêta pas une attention particulière. Plus d'une fois il se vit devancé par des condisciples qui ne pouvaient soutenir le parallèle avec lui et tomba bientôt dans le découragement. Son père , qui prenait part à son affliction , eut l'heureuse idée de le retirer de cet établissement et de le confier au savant Nodell , directeur du gymnase d'Erasmus dans la même ville. Nodell était non-seulement un professeur versé dans les langues grecque et latine , mais encore un homme de goût et de tact. Il avait fait une étude approfondie des poètes de la Grèce et de Rome , et cultivait lui-même avec beaucoup de succès la poésie latine , qui alors jouissait d'une grande vogue en Hollande. L'expérience et l'habileté du nouveau maître surent tirer parti des heureuses dispositions de l'élève , et cette jeune plante transportée dans un autre terrain et cultivée par des mains plus habiles ne tarda pas à se développer et à porter des fruits. Van Heusde puisa dans les leçons de Nodell un goût prononcé pour les auteurs anciens et principalement pour les poètes , que , suivant son expression , il dévorait. Cependant malgré sa prédilection pour la poésie , son professeur ne se montra pas exclusif ; il lui expliqua également les historiens et les orateurs , principalement Cicéron et quelques dialogues de Platon , notamment l'Apologie et le Phédon. Ses explications étaient à la fois critiques et grammaticales et mises à la portée de celui à qui elles s'adressaient : en un mot l'enseignement de Nodell n'eut pas seulement pour but d'orner son esprit , mais encore de développer son intelligence et de former son jugement. Platon avait été poète avant de devenir philosophe ; Van Heusde était plein de la lecture des poètes quand il aborda

celle de Platon. Cet écrivain le charma dès le premier instant, et ce charme ne le quitta plus pendant le reste de sa vie. Pour s'élever à l'intelligence de la pensée du disciple de Socrate, ce n'est pas assez d'être enthousiaste de poésie, il ne suffit même pas de bien posséder la langue grecque, il faut encore une aptitude d'esprit particulière, et cette aptitude Van Heusde la possédait à un degré peu commun.

Les hommes les plus sages et les plus éclairés, les législateurs de la science ont toujours recommandé aux jeunes gens de ne pas s'aventurer trop tôt dans la voie glissante de la critique conjecturale. Sous ce rapport on devrait blâmer Nodell d'y avoir poussé plutôt que d'en avoir détourné son jeune élève, si le succès de celui-ci ne s'était chargé de justifier le maître. Van Heusde a raconté lui-même qu'à l'époque de ses études à Rotterdam, il avait déjà découvert maintes leçons fautives dans le texte de Platon, et que de ce temps datent plusieurs conjectures qui sont consignées dans son *Specimen criticum*, et qui ont obtenu l'approbation des juges compétents.

Depuis le XVI^e siècle la Hollande a été la terre classique de la philologie. Nulle part la sagesse des gouvernants ne l'a entourée d'une protection plus éclatante et le bon sens du public d'une plus haute considération. Aussi dans aucun pays peut-être la culture de la littérature ancienne n'a été plus répandue dans les hautes classes de la société, et n'a-t-on vu une tendance aussi fréquente du talent à y fonder son avenir. En outre, d'illustres étrangers attirés sur cette terre hospitalière par l'air de liberté et d'égalité qu'on y respirait, et par les nobles et généreux encouragements qui leur étaient offerts, vinrent s'y fixer et firent briller leur patrie adoptive du reflet de leur gloire. La seconde moitié

du XVIII^e siècle fut une des plus belles époques de la philologie en Hollande ; c'est celle qui vit fleurir ce grand triumvirat de philologues, Valckenaer, Ruhnkenius et Wytttenbach. Lorsque Van Heusde atteignit l'âge et le degré d'instruction nécessaires pour commencer ses études universitaires, Valckenaer était mort depuis quelques années (1785) et Ruhnkenius touchait au terme de sa carrière. Mais Wytttenbach était dans la vigueur de son talent et occupait à l'athénée d'Amsterdam la chaire de philosophie, autour de laquelle venait se rassembler l'élite de la jeunesse batave. Nodell dans ses leçons et dans des entretiens familiers avait souvent parlé à Van Heusde avec un pompeux éloge du professeur d'Amsterdam et de l'édition de Plutarque qu'il préparait. Il le lui avait dépeint comme le coryphée des critiques contemporains, et comme l'homme le plus versé dans la connaissance du langage et de la philosophie de Platon. Van Heusde ressentit donc une vive joie quand son père lui annonça son intention de l'envoyer à Amsterdam ; car il conçut l'espoir d'y trouver un maître qui l'introduirait dans le sanctuaire de la philosophie de Platon, de même que Nodell l'avait initié à la lecture des poètes. Dès sa première entrevue avec Wytttenbach, il s'ouvrit franchement à lui sur ce point et son aveu lui valut l'accueil le plus amical de la part du professeur, à qui l'amour de Platon dans un aussi jeune homme parut du meilleur augure. Van Heusde dans sa *Lettre à Creuzer* (1) a raconté lui-même avec une simplicité naïve et touchante, et dans un style plein de charmes les détails de ce premier entre-

(1) Imprimée comme dédicace en tête du premier volume de ses *Initia philosophiæ Platoniciæ*.

tien , ainsi que ses relations ultérieures avec cet homme , qu'il regarda toujours comme un second père et qu'il avait coutume d'appeler son Socrate. Outre les leçons de Wyttenbach , il suivit aussi avec assiduité les cours de deux autres professeurs célèbres de l'athénée , Cras et Van Swinden , dont l'un enseignait la jurisprudence et l'autre la physique.

A la mort de Ruhnkenius arrivée en 1798, Wyttenbach , que l'université de Leyde avait déjà appelé dans son sein , à deux reprises différentes , mais inutilement , se décida cette fois à accepter la chaire de son défunt ami. Van Hensde qui portait à son maître une affection sincère , et qui ne croyait pas devoir se sévrer encore de ses leçons et de ses conseils , alla le rejoindre un an après dans sa nouvelle résidence. Il y acheva ses études en droit et prit le grade de docteur. L'intérêt qu'il inspirait à Wyttenbach s'accrut continuellement , et il fut bientôt question de le faire entrer dans l'enseignement universitaire. En attendant qu'une chaire se présentât , il entreprit un voyage en France et s'arrêta quelque temps à Paris , afin d'y lier connaissance avec quelques savants célèbres de cette ville , auxquels Wyttenbach le recommanda , et afin de profiter des secours que les bibliothèques publiques pouvaient lui offrir pour le travail sur Platon dont il s'occupait.

Après son retour à Leyde , il y publia en 1803, son *Specimen criticum in Platonem* , qu'il dédia aux curateurs de l'université , pour les remercier de l'obligeance avec laquelle ils lui avaient spontanément offert un libre accès à la bibliothèque où étaient déposés les manuscrits de Ruhnkenius. Dans cet écrit il fit preuve non-seulement d'une connaissance approfondie de la langue grecque et d'une entente

parfaite de la pensée et du style de Platon , mais il montra encore beaucoup de sagacité critique , jointe à une grande rectitude de jugement. Aussi dans les réflexions que Wyttenbach lui adressa sous forme de lettre , après avoir lu son travail , et qui sont imprimées en tête de son livre , ce grand critique ne balançait pas à lui accorder une approbation complète et sans réserve. Ce jugement flatteur n'était pas un compliment arraché à l'amitié ; mais l'expression d'une conviction raisonnée et il fut ratifié par les autres critiques. Le *Specimen criticum* éleva son auteur , jeune encore , au rang des hellénistes distingués et demeura pendant un grand nombre d'années son plus beau titre à l'estime du monde savant (1).

Le succès de cette publication et la recommandation de Wyttenbach , engagèrent les curateurs de l'université d'Utrecht à l'appeler en qualité de professeur d'histoire , d'antiquités , d'éloquence et de langue grecque , et cela afin de soulager les titulaires de ces branches , les professeurs Saxe et Segaar , dont le grand âge rendait l'enseignement languissant. Van Heusde accepta ce poste et en prit possession solennelle le 26 janvier 1804 , en prononçant un discours latin sur *l'éloquence ancienne comparée avec l'éloquence moderne*. L'année suivante Segaar étant mort et Saxe ayant été mis à la retraite , il resta seul chargé de tous les cours

(1) Van Heusde se trouve déjà mentionné honorablement parmi les hellénistes bataves dans le *Rapport historique sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne depuis 1789 , et sur son état actuel , présenté à sa majesté l'empereur et roi en son conseil d'État le 20 février 1808 , par la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'institut , rédigé (d'après les notes de Visconti , etc.) , par M. Dacier , secrétaire perpétuel , p. 33.*

qui étaient répartis entre ces deux professeurs, et ce lourd fardeau , sous lequel maint dévouement eût succombé, il le soutint avec honneur pendant plusieurs années , grâce à l'étendue de ses connaissances et à son activité. Les débuts de Van Heusde furent des plus heureux , et les bancs de son auditoire, naguère déserts ou garnis de quelques rares élèves, qui venaient y étaler leur indifférence, se repeuplèrent aussitôt d'une jeunesse nombreuse et avide de s'instruire. Ce succès ne fut pas le résultat des circonstances favorables au milieu desquelles il débutait ; il ne le dut pas seulement à l'avantage d'une élocution plus chaleureuse , que sa jeunesse lui donnait sur ses prédécesseurs, mais encore à l'excellence de son enseignement, au jour nouveau qu'il savait répandre sur les matières qu'il traitait, et à la manière claire et simple avec laquelle il les exposait. Si ses talents et ses connaissances lui conquièrent l'estime de ses élèves , ses procédés à leur égard lui assurèrent également leur amour. En effet , jamais professeur ne mit plus de bienveillance à les accueillir, plus d'empressement à les aider de ses conseils ; peu de maîtres possédèrent au même degré que lui, l'art d'exciter leur ardeur pour l'étude et de leur inspirer l'amour des lettres. Et tel il fut au commencement de sa carrière, tel il se montra jusqu'à la fin ; l'âge n'amortit point son zèle ; 1839 le trouva le même que 1804. Mille fois et de mille manières ses élèves lui témoignèrent leur reconnaissance et leur affection, mais jamais les preuves de leur amour ne se manifestèrent avec plus d'éclat qu'en janvier 1829 , lorsqu'il célébra son jubilé de 25 ans de professorat. Il leur adressa à cette occasion une allocution latine (1) re-

(1) *Protrepticus* , etc. , publié à la suite du récit de la fête dans

marquable, comme tout ce qui sortait de sa plume, par l'élégance et la pureté du style. Sa sollicitude pour les jeunes gens, qui avaient suivi ses cours, ne se bornait pas à la durée de leur séjour à l'université, il ne les perdait pas de vue après leur entrée dans le monde, et à l'occasion, ses bons offices allaient au devant d'eux ou n'étaient jamais réclamés en vain.

Un homme d'un caractère bon et honnête, de manières polies et affables, sans morgue et sans prétentions, comme l'était Van Heusde, ne pouvait rencontrer que des amis parmi ses collègues. Il vécut dans des relations fort intimes avec plusieurs d'entre eux. A son arrivée à Utrecht, il se lia principalement avec De Rhoer, qui alors enseignait la jurisprudence avec le plus grand succès, mais qui précédemment avait été professeur de langues anciennes et d'histoire à Harderwyk. Les conseils de cet ami ne furent pas sans influence sur la marche de son enseignement historique. Lorsque De Rhoer mourut en 1822, il retraça sa vie et ses mérites, principalement par rapport aux sciences historiques, dans une notice qu'il fit réimprimer plus tard avec celle qu'il publia sur un autre de ses amis, De Beaufort, un des curateurs de l'université d'Utrecht, décédé en 1829.

Le temps de la domination française fut une époque désastreuse pour les études littéraires en Hollande. Si les établissements d'instruction échappèrent au niveau destructeur de l'université impériale sous lequel ils furent menacés de tomber, la suppression de plusieurs d'entre eux n'eut pas

l'Almanach des étudiants d'Utrecht de l'année 1830. M. Friedemann a choisi ce morceau pour faire partie du recueil qu'il va publier à Leipsic, sous le titre de *Bibliotheca scriptorum ac poetarum latinorum ætatis recentioris selecta*.

★

moins les résultats les plus déplorables. L'université d'Utrecht fut du nombre de ceux que frappa cette mesure. Van Heusde, pour ce qui le concernait personnellement, supporta courageusement ce coup, mais il ne put s'empêcher de s'appitoyer sur le sort des jeunes gens obligés d'aller chercher ailleurs leur instruction. Au milieu des crises et des bouleversements politiques qui affligent un pays, chaque citoyen a un rôle qui lui est assigné d'avance; celui de Van Heusde fut d'entretenir et de perpétuer, pour des temps meilleurs, le feu sacré des sciences et des lettres, qui avait jeté jadis tant d'éclat sur la nationalité hollandaise momentanément anéantie. Il se réunit donc à plusieurs de ses collègues pour continuer à diriger les études d'un petit nombre de jeunes gens qui n'avaient pas quitté Utrecht. Parmi les élèves qui reçurent cet enseignement privé, plusieurs brillèrent par la suite dans diverses positions sociales, quelques-uns se firent un nom par leurs écrits.

Enfin le soleil de la liberté, que d'épais nuages avaient obscurci pendant quelque temps, reparut sur l'horizon de la Néerlande. Avec son indépendance ce pays vit se relever ses institutions scientifiques et littéraires. Par un arrêté royal en date du 2 avril 1815, l'académie d'Utrecht fut non-seulement rétablie, mais encore organisée sur un pied plus large et élevée au rang d'université de l'État. On réintégra les anciens professeurs dans tous leurs droits; l'on fit de plus de nouvelles nominations. On créa entre autres un second professeur de littérature ancienne pour décharger Van Heusde d'une partie de l'enseignement de cette branche, et celui-ci eut la satisfaction de se voir adjoindre comme collègue M. Ant. Van Goudoever, un de ses plus anciens et de ses plus chers élèves, déjà connu avantagusement dans le

monde savant par une publication sur l'historien Polybe (1). L'amitié intime, le parfait accord, la conformité de vues et de doctrines qui régnèrent constamment entre eux, durent produire les effets les plus salutaires sur le progrès des études. Dans le partage qu'ils se firent des diverses matières de l'enseignement, Van Heusde choisit l'histoire générale, la littérature et les antiquités grecques. En 1822, après la mort du professeur Huisman, il se chargea en outre, de l'histoire de la philosophie. Indépendamment de ces cours ordinaires, c'est-à-dire qu'il donnait régulièrement une fois chaque année, il enseignait encore extraordinairement et à tour de rôle, l'histoire des arts, celle de l'éloquence, de la poésie, l'histoire littéraire des historiens anciens et modernes; l'histoire des littératures grecque et romaine, l'histoire des littératures modernes qu'il faisait marcher de front avec celle de la philosophie, l'histoire de l'humanité, la philosophie des langues, enfin l'encyclopédie. Ces cours, quoique facultatifs, attiraient de nombreux élèves, parmi lesquels il s'en trouvait qui étaient déjà avancés dans leurs études. Pendant un grand nombre d'années Van Heusde eut l'habitude de réunir chez lui ceux d'entre ses disciples en qui il avait remarqué le plus de dispositions naturelles, de connaissances et de zèle, et dans ces réunions il leur faisait lire en commun sous sa direction, l'un ou l'autre des auteurs anciens, tels que Plutarque, Demosthène et le plus souvent Platon. On ne saurait trop louer le dévouement du professeur qui outrepassait de si loin la tâche que lui imposait son strict devoir, et d'une autre part l'esprit reste presque stupéfait quand il mesure l'étendue du do-

(1) *Disputatio de historicis Polybii laudibus*. Traj. ad Rhen. 1809.

maine scientifique qu'embrassait le cercle de son enseignement.

En 1814, la mort de Rau, professeur de théologie, ayant laissé vacante la place de bibliothécaire de l'université, elle fut confiée à Van Heusde. Pendant les 25 années de sa direction, la bibliothèque reçut d'utiles et importants accroissements. On trouve en tête du catalogue qui en a été publié par M. Dodt, une notice historique par Van Heusde, dans laquelle il a retracé l'origine de cet établissement et l'histoire de ses diverses acquisitions. Van Heusde mettait du zèle jusque dans l'accomplissement des moindres obligations de sa place. C'est ainsi qu'il assistait avec la plus grande exactitude aux réunions de sa faculté et à celles du sénat académique, où sa parole et quelquefois aussi son silence influait grandement sur les délibérations. Dans le cours de sa carrière professorale, il remplit deux fois la charge de secrétaire du Sénat, ainsi que celle de recteur magnifique. A la sortie de son premier rectorat en 1807, il prononça un discours latin : *De l'influence de la littérature ancienne sur la civilisation moderne* (1), dans lequel il rendit hommage à la mémoire du professeur Saxe. Celui qu'il fit lors de la résignation de son second rectorat en 1819, avait pour objet l'amour du beau (*de pulcri amore*). Il prit une part active aux travaux de la société provinciale des arts et des sciences d'Utrecht, dont il était un des directeurs, ainsi qu'à ceux de l'institut de Hollande. Son éloignement de Bruxelles ne lui a guère permis d'assister aux séances de notre académie ; il ne lui a fait non plus aucune commu-

(1) *De vi et efficacia, quam ad excolendas recentiores gentes antiquæ habuerint literæ*. Ce discours n'a pas été imprimé.

nication; mais plus d'une fois il s'est prêté à lui adresser des rapports sur des mémoires qui avaient été renvoyés à son examen. Appelé, par la confiance de ses concitoyens, au poste de curateur de l'école latine d'Utrecht, il prit fortement à cœur la prospérité de cet établissement; il fit introduire dans l'enseignement de sages et utiles améliorations et veilla avec une constante sollicitude à ce qu'il fût tenu à la hauteur des besoins de l'époque.

Nous avons énuméré plus haut les diverses matières professées par Van Heusde, nous dirons un mot maintenant du caractère de son enseignement. Ceux qui l'ont entendu interpréter les auteurs anciens, assurent qu'on reconnaissait en lui le littérateur formé à l'école de Wytttenbach. Il ne se bornait pas à une bonne traduction, à l'explication grammaticale du texte, à l'observation des propriétés du style et à des éclaircissements tirés de la mythologie, de l'archéologie et de l'histoire, mais il s'efforçait encore de transporter ses élèves dans l'antiquité, de leur faire connaître l'esprit de l'époque où l'écrivain a vécu, et par là de les mettre à même de mieux apprécier le caractère et le mérite de son œuvre. Les auteurs qu'il interprétait de préférence dans ses cours sont : Homère, Hérodote, les poètes tragiques, Xénophon, Platon, Démosthène, Plutarque. Un des beaux titres de Wytttenbach à la gloire, c'est d'avoir ranimé l'étude de Platon et d'en avoir inspiré le goût à ses disciples. Certes parmi ceux-ci, nul ne porta plus loin que Van Heusde, l'admiration et l'amour pour le grand écrivain que l'antiquité a appelé le dieu des philosophes. Mais cet amour il ne le concentra pas en lui-même; il sut le communiquer à son tour à ses élèves. Il fonda une école Platonique dont les bons résultats ne furent pas limités à la Hollande seule;

plusieurs dissertations (1) publiées par ses disciples, en ont porté la réputation à l'étranger et en perpétueront le souvenir.

Quelques succès que Van Heusde ait obtenus comme professeur de littérature ancienne et d'histoire de la philosophie, on est forcé de reconnaître qu'il n'a fait que marcher dans la voie que Wytttenbach lui avait ouverte. Il n'en est pas de même par rapport à son enseignement historique. Abandonnant la vieille ornière où cet enseignement se trainait dans les universités de son pays, le premier dans une chaire batave, il allia la philosophie à l'histoire. En exposant l'origine et la destinée des états, il ne se bornait pas au simple récit des événements, mais il en recherchait les causes et les effets. Le caractère des institutions politiques, les mœurs principalement dans leur rapport avec les lois, les lettres, les arts fixaient particulièrement son attention. Il s'attachait à faire ressortir l'individualité de chaque peuple, mais il montrait en même temps le lien qui unit les peuples entre eux, et celui qui rattache le monde ancien au monde nouveau ; car pour lui l'histoire n'était que le développement de l'humanité. Ses leçons ne se bornaient pas à l'antiquité, elles embrassaient également le moyen âge et les temps modernes. Van Heusde a le mérite d'avoir compris, dès le principe, le véritable caractère du moyen âge, alors qu'en Hollande la plupart le considéraient encore comme une époque de barbarie. Et pour ce qui regarde l'histoire politique de l'Europe, son enseignement

(1) Nous nous bornerons à citer deux de ces écrits : J. L. G. De Geer, *Diatribæ in Politicæ Platoniciæ principia*. Traj. ad Rhen. 1810. 8. C. Anne den Tex, *Disputatio de Vi Musices ad excolendum hominem, ex sententia Platonis*. Traj. ad Rhen. 1816. 8.

avait cela de particulier qu'elle y était liée étroitement à l'histoire du christianisme. On ne suivait pas son cours une année ou deux seulement, un grand nombre de jeunes gens appartenant indistinctement à toutes les facultés, le fréquentaient durant tout leur séjour à l'université. Il en résulta que son enseignement réagit sur d'autres branches des sciences, et à sa mort plusieurs de ses anciens élèves, aujourd'hui professeurs, n'ont pas cru pouvoir mieux honorer sa mémoire, qu'en proclamant publiquement du haut de leurs chaires cette heureuse influence (1).

Van Heusde non content des services qu'il rendait à son pays et aux lettres par ses leçons orales voulut leur être utile encore par ses écrits. En 1817 il publia, dans les mémoires latins de la 3^e classe de l'institut royal de Hollande, un opuscule intitulé : *Diatrise in civitates antiquas*. Cet opuscule contient des considérations sur l'origine et la formation des cités dans l'antiquité, sur leur constitution, sur les causes de leur grandeur et de leur décadence. Il peut donner à ceux qui n'ont pas entendu le professeur une idée de sa manière large de traiter l'histoire (2). Si l'on fait

(1) C'est ce qu'ont fait entre autres MM. C. Star Numan pour le droit (*Ter Nagedactenis Van Ph. W. Van Heusde, door C. S. N., by de opening zyner lessen, 4 en 7 september 1839. Groningen, in-8°*); Pareau pour la théologie (*Over Van Heusde's gelukkige vorming van toekomstige theologen. Groningen 1839*), et Kist pour l'histoire ecclésiastique (*Memoriam Heusdii cum discipulis recoluit N. C. K. lectiones auspicias historico et philosopho-theologicas, anno 1839-1840 habendas. Lugd. Batav. 1839. 8.*

(2) Les dissertations historiques de ses élèves doivent être considérées comme le fruit de son enseignement, et peuvent servir aussi à le faire connaître. Nous citerons, pour exemples, les deux suivantes que

exception de ce mémoire ainsi que des deux discours de rectorat, et de la notice sur De Rhoer dont il a été parlé précédemment, Van Heusde ne mit rien au jour depuis 1803, époque de la publication de son *Specimen criticum*, jusqu'en 1827. Mais la stérilité de cette première période de sa carrière scientifique fut amplement compensée par la fécondité des années suivantes. Cela prouve qu'avant d'écrire il avait voulu apprendre et méditer longtemps ; tant d'écrivains trouvent plus commode de suivre la marche opposée. A son début, Van Heusde avait été annoncé au monde savant comme éditeur futur des œuvres de Platon, mais les dispositions de son esprit et son penchant à la méditation, l'ayant attaché au philosophe plutôt qu'à l'écrivain, il renonça de bonne heure à ce projet. En 1827 donc parut le premier volume de son introduction à l'étude de la philosophie de Platon (*Initia philosophiæ Platoniciæ*), dont le dernier volume vit le jour en 1836. Cet ouvrage écrit avec clarté et dans la manière de Platon répond fort bien à sa destination. On n'a pas oublié avec quelle vivacité la question de l'instruction publique fut agitée dans les Pays-Bas en 1829. Van Heusde qui, au milieu de ses études sur Platon, avait souvent réfléchi sur ce grave sujet, crut de son devoir de dire aussi son mot sur ce qu'il appelait *la grande affaire du dix-neuvième siècle*. Il publia en conséquence dans sa langue maternelle, des *Lettres sur la nature et le but de l'enseignement supérieur*. Cette production se distingue entre

nous avons sous la main ; J. Dorn Seiffen, *Vestigia vitæ nomadicæ tam in moribus quam legibus Romanorum conspicua*. Traj. ad Rhen. 1819. 8. J. A. C. Rovers, *Disputatio antiquario-historica de censorum apud Romanos auctoritate et existimatione, ex veterum rerum publicarum conditione explicanda*. Traj. ad Rhen. 1824. 8.

toutes celles qui furent mises au jour à cette époque sur le même sujet; elle obtint un succès durable, suffisamment attesté par quatre éditions originales et deux traductions allemandes(1), qui parurent dans l'espace de quelques années. Immédiatement après cette publication, il fit un voyage en Suisse, et à son retour il publia une brochure, destinée à servir d'appendice à l'ouvrage précédent, et ayant pour titre : *Un mot écrit de la Suisse à mes jeunes amis et élèves*. De longues années d'études et de méditation sur les écrits de Platon avaient convaincu Van Heusde, à raison ou à tort, que la philosophie de Socrate renfermée dans ces écrits, était la seule qui convint à notre époque. Ce n'est pas qu'il prétendit imposer les doctrines de la philosophie ancienne à la société actuelle, ni nous faire rétrograder jusqu'à Socrate et Platon. Mais à son avis, la voie la plus sûre pour arriver à appliquer utilement la philosophie aux grands intérêts de l'humanité était de se former à l'école de Socrate. Il développa ses idées sur cette matière dans un ouvrage hollandais en 4 volumes, auquel il donna le titre d'*École Socratique ou philosophie pour le dix-neuvième siècle* (2). Les deux premiers volumes traitent des sciences et des arts, et de leurs rapports communs; le troisième a pour objet la philosophie des langues, le quatrième qui a paru après la mort de l'auteur, comprend la métaphysique. C'est le plan d'une encyclopédie tracé d'après les principes de la philosophie de Platon. Cet ouvrage écrit avec une grande luci-

(1) Une de ces traductions est de *Weydemann* (Crefeld 1830), l'autre de *Klein* avec une préface de *Schwarz* (Heidelberg 1830).

(2) Il se publie une traduction allemande de cet ouvrage : *Die Sokratische Schule oder Philosophie für das 19 Jahrhundert*, deutsch von I. Leutbecher. Erlangen, 1838. Erst. Bd. Hft. 1, 2.

dité, mais dans un style un peu prolix a rencontré de nombreux admirateurs. Cependant nous devons à la vérité de dire qu'il n'a pas été accueilli avec une égale faveur par les partisans de la philosophie spéculative. Avant même d'avoir mis la dernière main à ce grand travail, Van Heusde fit paraître en langue hollandaise et sous forme de lettres, un nouvel opusculé intitulé : *De la méthode d'étudier la philosophie, particulièrement en Hollande et à l'époque actuelle*. Il y attaque la philosophie spéculative et les systèmes allemands de métaphysique, et établit que, pour les Hollandais, la philosophie doit consister dans l'étude des anciens, source à laquelle leurs ancêtres puisèrent les idées du vrai, du beau et du bon qu'ils ont mises en pratique. La philosophie contemporaine a une tendance marquée vers l'éclectisme ; mais celui-ci a besoin d'être précédé par le criticisme ; car avant de choisir il faut examiner et juger. Dans le but de recommander cette critique préalable, négligée quelquefois par les éclectiques de nos jours, Van Heusde publia quelques semaines avant sa mort le premier volume d'un ouvrage qui restera inachevé, et qui a pour titre : *Characterismi, principum philosophorum veterum SOCRATIS, PLATONIS, ARISTOTELIS, ad criticam philosophandi rationem commendandam*. Ces trois philosophes y sont considérés principalement sous le point de vue du développement de la philosophie moderne. La manière dont Polybe a écrit l'histoire avait fixé fortement l'attention de Van Heusde ; il fit sur cet historien de longues études, dont il consigna le résultat dans un ouvrage qu'il intitula *Schola Polybiana* et qu'il ne destinait à voir le jour qu'après sa mort. Dans le courant de l'année 1838, il lut à une séance de la 3^{me} classe de l'institut de Hollande, un mémoire qui lui sert d'intro-

duction et qui a excité, chez ceux qui ont assisté à cette lecture, un vif désir de connaître l'ouvrage lui-même. Tous les amis des lettres forment des vœux pour que les fils du défunt ne tardent pas à faire jouir le public de ce nouveau et dernier fruit du génie et des veilles de leur illustre père. Quand on lit ses écrits latins, on reconnaît l'écrivain sorti de l'école de Wytténbach. C'est la même élégance et la même simplicité de style, la même clarté, la même harmonie dans la tournure de phrase. On dirait qu'il a mis en pratique ce qu'il raconte lui-même de son maître, à savoir, qu'il pensait en grec en même temps qu'en latin, et qu'il moulaît les expressions latines sur les formes grecques.

La réputation de Van Heusde s'était répandue de bonne heure dans toute la Hollande. En 1807, les curateurs de l'université de Leyde lui proposèrent d'y venir occuper la chaire devenue vacante par la mort de Luzac, une des victimes de l'horrible désastre arrivé dans cette ville à la suite de l'explosion d'un bateau chargé de poudre. Le professeur d'Utrecht ne crut pas devoir accepter leur proposition. Ce premier refus ne les rebuta pas. En 1820, ils lui offrirent la place de Wytténbach aux conditions les plus avantageuses, et tel était le prix qu'ils attachaient à sa possession que, malgré un nouveau refus de sa part, cette même place étant redevenue vacante peu de temps après par la mort de Borger, qui y avait été nommé, elle lui fut encore offerte, mais toujours inutilement. Succéder à l'héritage des grands philologues qui au seizième siècle firent l'admiration de l'Europe, monter dans la chaire illustrée par les Ruhnkenius et les Wytténbach, c'était le plus haut terme, auquel pût aspirer l'ambition d'un professeur de littérature ancienne. Mais Van Heusde n'avait aucune ambition, si ce n'est celle de faire le

bien. Or il avait la conscience d'avoir rendu des services à l'instruction et à son pays dans la position où il se trouvait et de pouvoir en rendre encore à l'avenir. Il résolut de faire le sacrifice de l'honneur et des avantages qu'on lui offrait, et même des souvenirs agréables qu'il avait conservés de Leyde, à la satisfaction de continuer sa carrière professorale dans l'établissement où il l'avait commencée. D'ailleurs, l'amour de ses élèves, l'amitié et l'estime de ses collègues, la considération générale dont il jouissait, l'agrément de ses relations sociales l'attachaient fortement au séjour d'Utrecht; et il avait pour maxime invariable que *le mieux est l'ennemi du bien*. La ville d'Utrecht sentit tout le prix de la préférence dont elle était l'objet, et donna des marques publiques de sa gratitude au professeur célèbre, dont son université s'enorgueillissait à juste titre.

Les talents et les travaux de Van Heusde lui méritèrent les faveurs de son souverain qui le créa chevalier de l'ordre du lion Belgique; ils lui valurent aussi des marques d'estime de la part de diverses sociétés savantes, indigènes et étrangères. Il fut nommé membre ou correspondant en 1804 des sociétés d'Utrecht et de Leyde; en 1806 de celle de Zélande; en 1808 de la société de Harlem et de l'institut royal de Hollande; en 1811 de la société latine de Léna; en 1812 de l'académie royale des sciences de Berlin; en 1816 de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles; en 1826 de la société royale des sciences de Göttingue; en 1832 de la société historique et théologique de Leipsic; en 1834 de l'académie royale de Copenhague; en 1837 de l'institut de France, académie des sciences morales et politiques, etc. En outre des savants étrangers d'une réputation européenne lui témoignèrent leur estime parti-

culière en inscrivant son nom à la tête de leurs ouvrages ; c'est ainsi que M. Creuzer lui dédia son Proclus, et M. Orell son édition de Platon.

Ni le sort de Socrate, ni l'exemple de Platon ne détournèrent Van Heusde du mariage. Il épousa Charlotte Marianne Pompeyra, femme très-aimable et douée d'excellentes qualités, et trouva dans cette union un bonheur pur et sans mélange. Il eut trois filles, dont l'aînée mourut à l'âge de deux ans, et trois fils qui promettent de porter dignement son nom (1).

Van Heusde chérissait tendrement ses enfants, mais il aimait ardemment aussi son pays et il était capable de lui faire au besoin le sacrifice de ses autres affections. En 1831 lorsque la jeunesse des universités Bataves courut aux armes pour la défense du sol natal, son fils aîné s'enrôla avec son consentement dans la compagnie des chasseurs volontaires d'Utrecht. Ce corps qui stationnait à Hilvarenbeck dans le Brabant septentrional, ayant reçu ordre de se porter en avant, Van Heusde se rendit auprès de ces jeunes gens avant leur départ et leur adressa une allocution pour enflammer leur courage. A leur retour de cette campagne de dix jours, il les rejoignit à Oirschot accompagné de deux de ses collègues, députés avec lui par le sénat académique, pour aller les complimenter. On a dit que le patriotisme dont il fit

(1) L'aîné, J. A. C. Van Heusde, s'est déjà fait connaître avantageusement par la publication de deux opuscules philologiques, dont l'un est intitulé : *Cicero φιλοπλάτων* (Traj. ad Rhen., 1836), et l'autre : *Disquisitio de L. Ælio Stilone* (Ibid., 1839). Le second, And. Corn. Van Heusde, étudiant en droit à l'université d'Utrecht, est auteur d'une dissertation sur l'historien hollandais Hooft, laquelle fut couronnée par l'université de Groningue, au concours de 1837.

preuve dans ces circonstances lui eût mérité la croix , s'il ne l'eût déjà obtenue comme savant. Les allocutions prononcées à Hilvarenbeck et à Oirschot ont été imprimées ensemble.

Au nombre des plus beaux jours de sa vie, il faut compter sans doute ceux où eut lieu la célébration du deuxième jubilé séculaire de l'université d'Utrecht (1838); car ils ramenèrent autour de lui un grand nombre de ses anciens élèves, en qui l'âge, l'éloignement, les préoccupations de leur état n'avaient pas refroidi l'amour et la reconnaissance pour leur ancien maître ; et en outre ils furent témoins d'une cérémonie de nature à émouvoir fortement son cœur paternel. Le premier jour de la fête, le discours exigé par la solennité devait être fait par le professeur Heringa, mais celui-ci étant tombé malade, Van Heusde accepta, à sa prière, la tâche de le remplacer et s'en acquitta par un discours latin *sur le lien commun qui unit les arts aux sciences*. Le lendemain son fils aîné fut promu au grade de docteur en philosophie et en lettres *more majorum*. Van Heusde lui-même se trouva appelé à faire cette promotion et prononça, à cette occasion, une allocution touchante qui fit une impression profonde sur l'auditoire.

Van Heusde fut bon mari, bon père de famille et excellent ami. Il se fit constamment remarquer par la ferveur et par la sincérité de ses sentiments religieux, et les préceptes de morale qu'il inculquait dans ses leçons, il les mettait lui-même en pratique. Pour connaître l'homme il faut lire ses lettres sur l'enseignement où il s'est peint tout entier sans le vouloir. La bonté, la douceur, la modération, le contentement de l'esprit formaient le trait distinctif de son caractère. Son cœur ne connut pas la haine. Ses jugements

sur les autres n'avaient jamais rien de blessant et il détestait cordialement les querelles entre savants. Malgré ses études, les occupations nombreuses de sa charge et sa correspondance étendue avec des savants étrangers, il trouvait toujours du temps à consacrer à l'amitié et à la société. Dans les réunions il se montrait homme aimable et de bon ton, ne laissant jamais paraître la supériorité de son savoir, mais se mettant à la portée de chacun et causant avec esprit des choses de la vie ordinaire. Pour les gens instruits, sa conversation avait à la fois un haut degré d'utilité et d'agrément ; car l'étude qu'il avait faite des langues et des littératures modernes lui permettait de parler, avec connaissance de cause, des ouvrages des principaux auteurs classiques de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

A la fin de l'année académique, il sentait son corps las et épuisé, et avait besoin pour se refaire de jouir du spectacle des beautés de la nature. En conséquence il passait ordinairement le temps des vacances dans une maison de campagne agréable, ou bien il faisait un voyage à l'étranger. Ces voyages il ne les entreprenait jamais qu'en compagnie de toute sa famille. Il n'aimait pas à jouir seul ; ses jouissances lui paraissaient se doubler lorsqu'elles étaient partagées par d'autres. Aux grandes vacances de 1839, il s'était proposé d'abord d'aller à Paris pour voir M. Cousin, son ami, et pour faire la connaissance personnelle de quelques autres de ses collègues de l'institut. Mais il changea de plan et se mit en route pour Genève, d'où il comptait se rendre au lac de Côme et à Milan, et visiter une partie de l'Italie. Des symptômes de faiblesse se manifestèrent déjà au commencement de son voyage. A Bâle, il éprouva un accès de fièvre qui le reprit de nouveau à Berne. Il n'en continua pas

moins son chemin et gagna Genève. Ici nous laissons raconter son biographe genevois : « Arrivé dans notre ville, dit-il, le vendredi 29 juillet, il se rendit le dimanche matin au temple avec sa famille, et fut si édifié du prédicateur, qu'il sollicita dès l'après-midi une copie de son sermon. Le lendemain, après avoir dîné à l'hôtel dans une salle excessivement chaude, il alla s'asseoir et se rafraîchir au vent du nord sur le balcon, où il s'endormit. Quand son fils s'aperçut de cette imprudence, il était trop tard : une pleurésie se développait déjà dans ce corps épuisé ; les secours de l'art furent inutiles. Le mal empirait depuis cinq jours ; le samedi au soir, ce pieux vieillard s'imaginait dans son délire être au dimanche matin, et entendre l'airain sacré qui invitait les chrétiens au temple : *dépêchons-nous*, disait-il à ses enfants qui entouraient son lit, *la cloche sonne, la cloche sonne...* C'était en effet l'harmonie céleste, c'était le chœur des anges qui appelait au repos éternel cet homme exemplaire, ce tendre père de famille, ce grand et utile citoyen. Le dimanche à cinq heures du soir il n'existait plus. » Sa dépouille mortelle n'est pas demeurée à Genève, elle a été transportée en Hollande et déposée dans le tombeau de sa famille, au village de Bilt près d'Utrecht.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR VAN HEUSDE.

Specimen criticum in Platonem. Accedit Wytttenbachii epistola ad auctorem. item collationes codd. mss. Platonis cum a D. Ruhnkenio confectæ, tum aliæ. Lugd. Bat. 1803. ed. 2^{da} ibid, 1818.

Oratio de antiqua eloquentia cum recentiore comparata. Traj. ad Rhen, 1805.

Diatribæ in civitates antiquas (in commentariis latinis 3 classis Instituti Regii, vol. II.)

Oratio de pulcri amore. Traj. ad Rhen, 1819.

C. W. de Rhoer gekenschetst, byzonder als Geschiedkundige. Utrecht, 1822.

Ter nagedachtenis van C. W. de Rhoer en W. H. de Beaufort. Utrecht, 1830.

Initia Philosophiæ Platoniciæ. Traject. ad Rhen, 1827-1836. III vol. Partes V.

Brieven over den aard en de strekking van hooger onderwijs. Utrecht, 1829. 4^{de} uitgaaf, 1835.

Een woord uit Zwitserland aan myne jonge vrienden en leerlingen. Utrecht, 1829.

Ad bonarum artium in academia Rheno-Trajectina studiosos protrepticus. Traj. ad Rhen, 1830.

Aanspraken aan de vrywillige Jagers, Studenten der Utrechtsche Hooge-school. Utrecht, 1831.

Socratische school of Wysgeerte voor de Negentiende Eeuw. IV vol. Utrecht, 1834-1839.

Præfatio ad bibliothecæ academicæ, quæ Trajecti ad Rhenum est, Catalogum.

Oratio de naturali artium et doctrinarum conjunctione, alteris celebrandis academicæ Rheno-Trajectinæ sæcularibus. Traj. ad Rhen, 1836.

Brieven over het beoefenen der wysgeerte, inzonderheid in ons vaderland en in onze tyden Utrecht, 1837.

Characterismi principum philosophorum veterum, Socratis, Platonis, Aristotelis; ad criticam philosophandi rationem commendandam. Amstelod. 1839.

(Extrait de l'Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles pour 1841.)











